

Daniel Tschumy

Place du Nord
et autres lieux

nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
DES AIDES À LA PUBLICATION SUIVANTES



OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉTAT DE VAUD,
ACTIVITÉS CULTURELLES

« PLACE DU NORD ET AUTRES LIEUX »,
TROIS CENT QUATRIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-305-5
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2012 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Sonia, Maeva et Roxane

*Mais le statut délicieux n'est pas celui
d'actif ni de regardé. Pour connaître le vrai
plaisir de la rue, mieux vaut faire partie des
regardants. À l'ombre ou au soleil. Couleur
muraille. Disparaître. Il y a plein d'endroits
pour ça, des bancs, des marches.*

PHILIPPE DELERM
Le Trottoir au soleil

PLACE DU NORD

J' HABITE de nouveau place du Nord. Juste derrière en fait, comme à l'époque, dans ce village urbain que devient le quartier une fois franchi l'alignement de façades qui porte le nom de la place proprement dite, bien en retrait du carrefour par lequel le gros trafic transite. Il s'engouffre ensuite dans le tunnel ou rejoint, aimanté, le ventre et la périphérie de la ville, destinations étrangères où avant, déjà, je n'allais de toute façon presque jamais.

Quelque chose d'essentiel a changé chez moi depuis la première fois, mais la place, elle, n'en a pas eu le temps. Elle est toujours cet îlot fendu par la rue étroite qui m'a vu quitter le quartier. D'un côté les façades, de l'autre le petit parc en pente douce avec son terrain de jeu hautement grillagé, dans un angle du carrefour. J'ai retrouvé ainsi chaque détail, le grand pin du parc, les pigeons, moineaux et autres corneilles picorant les miettes

de pain laissées pour eux au pied du tronc parmi les aiguilles, mes moments rêveurs sur un banc, les enfants joueurs dans le grondement des voitures dont on ne peut ignorer, en contrebas, le déplaisant va-et-vient. Un lieu lisière, avec ses mœurs, sa texture, ses rythmes propres, ses personnages aussi que je n'ai jamais réellement approchés en dehors de nos brefs contacts au cœur de la place, dans le café tapi sous une façade grisâtre.

Une enseigne banale, des baies vitrées que le soleil oblique d'hiver traverse, allumant les murs jaune pâle de la première salle, la seconde, passé le couloir le long du bar, restant imperméable à toute lumière naturelle, tel est l'endroit où j'ai également repris mes repères. De façon beaucoup plus espacée qu'avant bien sûr, vu la nouvelle situation chez moi, mais toujours sans contrainte. Lorsque l'occasion se présente, j'y coule à nouveau des après-midi somnolents – à la table ronde de la salle jaune, privé de livres désormais –, aussi bien que certaines soirées, au bar ou au fond de la seconde salle, près du tableau noir peint avec sa liste de prix. De somnolence, il n'est alors plus question, la vibration nocturne transmettant ses ondes à tous ceux et toutes celles qui affluent, habitués avec les plus fidèles desquels je me souviens avoir autrefois échangé quelques mots. Des conversations ordinaires, des échos de vies tourmentées, des jeux de séduction dont je me sais maintenant exclu, libre d'observer à ma guise tel sourire, telle quête d'une cigarette, tel verre offert. Quelquefois avec une pointe de nostalgie je l'avoue, vite gommée cependant par ce soulagement, de loin le plus important,

d'être revenu ici, place du Nord, au terme de mon absence.

C'est donc chez moi que s'est produit le changement le plus spectaculaire. Je ne parle pas de l'accès, puisque pour rentrer je n'ai toujours qu'à franchir la lisière de la place et emprunter l'impasse qui s'achève, au milieu du quartier, par un escalier à angle droit menant à la porte de l'immeuble. Ni de la vue, puisque de ma fenêtre de salon j'aperçois le même décor extérieur qu'avant – murets, étendages et barrières rouillés, jardins en friche avec leurs cabanons sommaires et leurs cadavres de bouteilles jetées par un locataire négligent ou un pensionnaire de l'Armée du Salut toute proche, une fontaine à sec, un chat roux sur un arbre, les rectangles clairs des bâtiments à quelque distance.

Non, je veux parler du décor intérieur d'abord, complètement transformé celui-ci. De cette cuisine, où le mobilier n'a plus rien de vétuste et où des photographies remplacent mes poèmes collés à l'époque au compte-gouttes. Ma haute lampe marocaine y a disparu au profit d'une ampoule tombant du plafond entourée d'un abat-jour orange, et un store contre la vitre masque le puits séparant mon immeuble de son voisin immédiat, sorte de tour aux grandes fenêtres derrière lesquelles je pouvais voir, la minuterie nocturne aidant, l'escalier d'en face relier les étages. La chambre est bien différente elle aussi, sans mon large matelas à même le sol, les coussins de chaque côté et le grand coffre en bois au pied. Elle est plus soignée maintenant, avec un vrai lit vêtu d'un duvet, une vieille armoire et un épais tapis sur le parquet. Quant au salon, il a

bien sûr perdu sa caractéristique principale, cette table et cette chaise qui reposaient à mi-hauteur sur une planche fixée horizontalement aux parois à l'aide de câbles, bureau flottant dans un angle de la pièce qu'il épousait à merveille, et envolées également mes statuette africaines, de même que l'étagère garnie de livres et de vinyles face à la porte. À leur place, un canapé et un fauteuil assortis, une table en verre où s'étalent des magazines, sans oublier le chevalet soutenant une peinture en cours de réalisation, signature artistique de la présence féminine qui vit désormais entre ces murs, bouleversement de ma nouvelle existence.

Choc d'autant plus grand à mon retour de la trouver installée ici que rien, dans mes relations précédentes, n'aurait pu me préparer à une telle invasion, chacune de mes maîtresses n'ayant été que de passage, tout au plus pour de brèves périodes. Je les rencontrais en général au café, après une journée de lecture qui demandait sa respiration sociale, en soirée donc, quand la séduction tendait ses meilleures perches. J'aimais les premiers mots hésitants, ni lointains par coquetterie ni maladroitement insistants, les approches respectueuses de plages individuelles tenues secrètes, sans projets ou souvenirs en guise de trouble-fêtes, ce langage de signes de plus en plus clairs qui nous amenait finalement à sortir ensemble, suivre la pente douce du parc, longer l'impasse, gravir l'escalier désert entre deux jardins, puis ceux de l'immeuble jusqu'à mon étage, ma chambre et son large matelas. Fidèles au ton donné lors de la rencontre, comme scellées par un pacte implicite de non-engagement, ces

relations ne duraient guère ; une nuit, deux, une semaine parfois, un mois, jamais plus, nettement plus à l'aise dans la célébration d'un présent insouciant et nocturne, place du Nord, que dans l'évocation d'un passé ou d'un futur dont nous nous méfions, convaincus qu'en ces zones incertaines de nos vies se cachaient plus de pièges que de portes, résolus à ne pas affronter d'autres instants que ceux déposés sur ce bref chemin commun où mes partenaires, en outre, gardaient le plus souvent leur part de mystère. Mystère, ailleurs en ville, d'un autre présent plus officiel, que je les persuadais de ne pas partager avec moi et auquel elles finissaient toujours par retourner, ce qui, question de lassitude sans doute, en fin de compte m'arrangeait. Comment aurais-je pu imaginer, le matin où s'est achevée la dernière de ces relations éphémères, peu avant mon propre départ du quartier, que non seulement la prochaine femme à franchir le seuil de mon appartement le ferait pour y rester – probablement induite en erreur par une rumeur de voisinage considérant mon absence comme définitive –, mais que, passé une courte période d'adaptation à mon retour, je prendrais en plus un tel goût à la cohabitation ainsi créée ?

Pour comprendre ce bien-être qui m'habite aujourd'hui, après quelques mois de vie commune, il faut savoir que le choc initial dû à la transformation et au partage de cet espace somme toute exigu n'a pas duré. Il m'a en effet suffi de constater qu'après d'Irène, car tel est son doux prénom, ma place n'était en rien menacée, pour que j'abandonne vite mes réflexes de loup farouche et me love, de plus en

plus à l'aise, au creux de cette intimité quotidienne. D'abord méfiant, mon regard est devenu intrigué, puis réellement attentif à cette femme solitaire, aux besoins simples, miroir assez fidèle de mon moi-même antérieur hormis le fait qu'elle n'amène jamais ici ses amours, imitant plutôt en cela les brefs exils loin de chez elles de mes anciennes maîtresses. Du moins est-ce là l'explication la plus plausible à ces disparitions irrégulières de sa part que je comble en m'offrant des escapades place du Nord, heures oisives sur un banc du parc, heures somnolentes ou vibrantes au café — où elle ne vient jamais —, valeurs toujours sûres de ma longue relation au quartier. Et la nuit, seul dans l'appartement désert, je déambule d'une pièce à l'autre, à travers ce décor si différent du mien à l'époque, retenu par la peinture ébauchée au salon ou par telle photographie de la cuisine : expressions ici figées, ailleurs plus spontanées, prises au vol sur des visages inconnus ; paysages de vacances avec elle, quelquefois, au premier plan, debout, assise sur une plage, sérieuse, rieuse, les jambes croisées, les mains dans ses mèches noires, ses yeux ici réjouis, ailleurs mélancoliques, souvent intimidés par l'intérêt dont ils sont soudain l'objet, ses lèvres fendues vers différents sourires. Et voilà qu'en proie à une étrange sensation de manque je me surprends depuis quelque temps à espérer chaque fois son retour, impatient de reprendre notre cohabitation où nous l'avons laissée, toute chaste soit-elle. Là se trouve d'ailleurs la grande ironie de mon sort, dans cette impossibilité de connaître auprès d'elle cette chaleur physique qui autrefois me semblait si naturelle

avec des femmes dont en fait je ne savais rien, ou si peu en comparaison de ce quotidien secret — menues joies, humeurs latentes, inflexions de voix au téléphone indiquant tout de suite le degré d'intimité avec l'interlocuteur à l'autre bout du fil, angoisses aussi, assez tenaces pour la tirer du sommeil et la tenir ainsi en otage jusqu'à l'aube —, bref de tous ces indices me révélant la véritable nature de ma colocataire, une fois celle-ci extraite de ce moule social dont je suis pour ma part dorénavant dispensé.

Une intimité paradoxale, on le voit, qu'on aurait tort pourtant de croire entachée d'amertume, de frustration ou de jalousie, tant y domine le même sentiment qu'au café: cette reconnaissance, au terme d'une absence tellement floue qu'elle aurait aussi bien pu m'emporter très loin, d'être de retour ici, entre mes murs, et qui plus est en tant que témoin d'une autre vie si humainement fragile, si touchante que je n'ai pu m'empêcher, hier, de faire une exception à ma règle de ne jamais l'accompagner au-dehors. Exception modeste, puisqu'elle n'a concerné que les environs immédiats de l'appartement, le reste de la ville me laissant d'une part aussi indifférent qu'à l'époque, le respect des activités qu'elle y mène m'ayant d'autre part interdit jusqu'aujourd'hui toute filature plus poussée; mais exception loin d'être fortuite, lourde de sens même, étant donné qu'il s'est agi de cette balade que je venais de terminer le jour où j'ai été contraint de quitter le quartier sans délai. Depuis mon retour, je n'avais pas tenu à la refaire jusqu'à ce que j'aperçoive, de ma fenêtre de salon en fin

d'après-midi, Irène en prendre la direction. C'était dimanche, aucun amant ne l'avait retenue auprès de lui. Toute la journée, je l'ai sentie enrobée d'une poisseuse solitude, et lorsque je l'ai vue s'éloigner, mes ultimes hésitations n'ont rien pu faire contre la crainte soudaine et instinctive, réaction purement superstitieuse, que pour elle aussi la balade puisse s'achever de façon plus brutale que prévu.

Je l'ai rejointe place du Vallon, juste au-dessus de chez nous au pied de la colline, et ensemble nous avons pris le chemin qui s'élève entre les deux versants boisés. Nous avons longé à gauche usine, cheminée et ateliers, avant de gravir plus haut la colline, avec ses quelques maisons accrochées à son flanc, et finalement gagner, au sortir des bois, le belvédère d'où toute la région, agglomération, lac et montagnes y compris, s'offre à la vue d'un seul coup d'œil. Là-haut, face à ce panorama imposant, nous nous sommes arrêtés quelque temps et elle m'a semblé s'apaiser, comme si la marche resserrait en elle ce que les pénibles heures précédentes avaient pu distendre. Puis nous sommes redescendus à travers le parc du musée, le tableau naturel de toits, de crêtes, d'eau brillante et de vignobles toujours devant nous, avec au milieu, de plus en plus nettes au fur et à mesure que nous avançons, deux sentinelles ciselées, la flèche et la tour de la cathédrale au-dessus des tuiles anonymes. Derrière le musée, au bout de la pelouse entourée d'arbres qui achèvent de lui donner un air de manoir, il suffit pour conclure la promenade de suivre le sentier de copeaux jusqu'au pied de la colline, les maisons serrées de notre quartier en contrebas, l'extrémité

supérieure de la place du Nord rapidement atteinte, sur un rond-point si exigü que les voitures s'y frôlent.

Ai-je guidé les pas d'Irène, hier à l'approche du soir, inaugurant sans l'avoir vraiment décidé un rôle digne de ma nouvelle nature, comment en être sûr ? Ce qui me trouble en tout cas, et ne me lâche plus depuis, c'est sa légèreté lorsqu'elle a longé le petit parc en pente douce et regagné notre immeuble derrière l'impasse et les jardins, aussi insouciante à mes côtés que mes anciennes maîtresses à la fermeture nocturne du café. J'aime à croire qu'un tel changement d'humeur est né de ma prévenance à son égard tout au long de la promenade, veille sans faille jusqu'au bout, surtout au moment de traverser cette rue étroite entre parc et impasse qui ne me rappelle chaque fois que trop mon grand départ. Bien sûr, je sais maintenant que celui-ci, au lieu de ce néant que j'interrogeais autrefois par le biais d'un poème glacial aussitôt pendu à un mur de la cuisine – et qu'elle interroge aussi, à n'en pas douter, au plus profond de ses angoisses –, n'est en fait qu'un passage souterrain dont on ne garde nul souvenir, trou noir de quelques années, hermétique mais supportable dès lors qu'est possible un retour sous la forme d'une seconde donne, d'une situation inédite. Pourtant, la peur que cette femme connaisse le même sort que moi s'est non seulement imposée hier, plus intense que toute compréhension détachée des choses de ce monde, mais elle a encore gagné du terrain depuis, confirmant ce désir émergent d'un rôle plus actif que celui dont je me suis contenté jusqu'à présent.

Nourrir ce rôle protecteur, cultiver au plus près de ma conscience vaporeuse cette vigilance vis-à-vis de quelqu'un libre de tout dévouement réciproque, tel pourrait bien être le vrai sens de ma nouvelle vie place du Nord. Y répondra-t-elle, réagissant le plus souvent possible, et de la même manière allégée qu'hier en fin de balade, à mon influence bienveillante ? Il est trop tôt pour le savoir avec certitude. Mais peut-être, et là se portent dès aujourd'hui mes vœux, qu'un lien va bel et bien se nouer entre nous, capable de calmer ses angoisses, recoussant son sommeil, puis si ferme au fil des mois qu'il pourrait même m'inciter à commettre l'impensable, c'est-à-dire franchir avec elle le temps d'une course, d'une liaison éphémère, d'un voyage, voire d'une installation ailleurs en ville, les limites de notre quartier. Si une telle évolution devait naître de mon destin — aussi sûrement que l'a fait mon retour entre mes murs —, j'aurais tout loisir de compenser la perte progressive de mes repères et de mes principes par la perspective d'un avenir d'autant plus serein que je m'y verrais alors investi d'une mission quasi tutélaire. Pour Irène je me dévouerais corps et âme, si j'ose dire, lui offrant en permanence, et non seulement alentour, cette enveloppe de sécurité dont je n'ai su moi-même m'entourer. Et fort de mon expérience fatale, j'aurais à cœur de devancer la fausse candeur qu'est susceptible d'arborer n'importe quelle circonstance quotidienne. Ainsi, avec l'aide de cette chance indispensable aux grandes ambitions, parviendrais-je à prolonger le plus longtemps possible son séjour charnel sur terre. Je le préserverais en tout cas de toute inatten-

tion semblable à celle qui a précocement interrompu le mien, ce fameux jour où, terminant la promenade le long du petit parc, un soleil tardif dans le dos, j'ai voulu répondre à l'invitation d'une connaissance assise à la terrasse du café, de l'autre côté de la rue, oublieux du trafic qui descendait par à-coups du rond-point et victime, une seconde plus tard, d'une voiture folle, faucheuse de mes trente-cinq ans.

LES EAUX DE LA MER

Dimanche

Voilà. C'est fait. J'ai fini par saisir ce crayon posé sur le bureau de ma chambre. Il s'y trouve depuis plus d'une semaine, en compagnie de ce cahier noir acheté récemment à Chailly, quelques rues plus bas. L'un taillé, l'autre ouvert à la première page vierge, ils attendaient ce moment où je me consacrerai à eux. Ces phrases devaient tôt ou tard apparaître, et j'ai décidé maintenant, en ce lieu ultime et paisible, de les laisser venir. Sans trop d'effort dirait-on, malgré mes doigts engourdis par l'âge. Il faut reconnaître qu'elles sont bien anodines pour l'instant. Nul danger en elles. Rien à voir avec celles auxquelles elles doivent me mener. Ce qui s'est passé le 13 juin, il y a bientôt deux ans, ne sera pas facile à raconter, mais certains secrets ne peuvent être tus pour toujours, et celui-ci, révélé entre les murs de cette chambre rassurante, n'en sera bientôt plus un.

Je suis arrivé ici début février (le 4 pour être précis), et depuis je me suis préparé à faire cet aveu, chose impensable dans la solitude écrasante de mon précédent logement ; l'appartement de mon sage mariage (suivi de mon veuvage), sa quarantaine d'années sans enfants ni vagues, son lot de joies et de peines ; un endroit où, après le 13 juin fatidique, ma situation était devenue au fil des mois si insupportable que me réfugier dans cet établissement, même en plein hiver, s'est imposé comme l'unique solution. Pour avoir une chance, sinon d'oublier – comment le pourrais-je ? –, de prendre au moins quelque distance, il me fallait un environnement neuf, habité, riche en sourires comme ceux des infirmières d'ici. L'occasion de faire un pas en avant et de soulager ma conscience constamment harcelée. En avouant. Simplement. Avouer. Mais laissons juste naître les phrases aujourd'hui. Je me réveille de ma sieste et, à en croire le calme ambiant, mes voisins immédiats sont toujours plongés dans la leur. Nous sommes le 24 avril, une fine pluie fouette mes vitres, dégouline des branches du parc, gorge les pelouses. Le souper est encore loin, et j'écris, me contente de ce miracle. Quelques lignes tracées de ma main hésitante. Après tous ces mois de mutisme et de honte, ne valent-elles pas déjà leur pesant d'or ?

Jendi

Quatre jours. J'ai eu besoin de quatre jours avant de reprendre le fil de ce cahier, attablé de

nouveau à mon petit bureau. La peur, évidemment, m'en a tenu éloigné. Peur d'avoir ouvert une brèche et de devoir m'y faufiler. Peur de ne savoir que trop ce que ces feuillets sont censés contenir. Quatre jours meublés de loisirs divers, dont quelques promenades. En ce printemps indécis, le beau temps est de retour après une période particulièrement maussade, et je me découvre plus sensible que jamais aux changements de la lumière, de la température, comme si ma survie pouvait dépendre d'un rayon de soleil, aussi bref qu'inattendu, ou au contraire d'un méchant coup de froid, annonciateur d'une fin subite. Hier après-midi, je suis ainsi monté vers la grande maison au bout de son allée d'arbres. Là-haut, la campagne commence. J'ai fait le tour des champs en longeant le chemin tracé en bordure de forêt avant de redescendre, fourbu. Après le souper, je suis rentré directement ici me reposer, trahi par mes jambes de vieil homme, et le rêve a précédé de peu mon réveil ce matin.

Nous sommes assis, Françoise et moi, près des fenêtres de notre salon. Face à face, chacun dans son fauteuil, comme nous en avons pris l'habitude les dernières années d'une vie commune de plus en plus casanière. Dehors, le village qui nous a vus vieillir ensemble paraît figé. Les vitres laissent entrer une clarté laiteuse imprégnant les meubles de la pièce. Nous buvons un café, sans un mot. Soudain les yeux de ma femme se posent sur moi, étrangement intenses. Deux points brillants parmi les rides. Elle semble attendre quelque chose, m'adresser une question silencieuse à laquelle je ne veux pas me dérober. Alors je me lève et pars

chercher une réponse susceptible de la contenter. Je passe devant le morbier, conscient de son pouls feutré, et au fond du corridor assombri par l'absence de lumière extérieure je referme derrière moi la porte de notre chambre à coucher. Assis sur le lit où je n'ai pu l'empêcher de s'éteindre, vaincue par la maladie il y a bientôt cinq ans de cela, je sens toujours son attente, malgré le fait que maintenant une épaisse paroi nous sépare. Que suis-je venu prendre ici ? Je sais qu'elle patiente au salon, et je refuse l'idée de la décevoir en ne lui rapportant aucune réponse valable. Et puis je le vois, dissimulé sous un livre de ma table de chevet. Le cahier noir, celui-là même auquel je suis en train de confier ce rêve ce matin. Mais empli de phrases alors, de la première à l'ultime page, de lignes serrées qui disent tout, jusqu'à l'aveu complet, sans trembler. Je l'amène à Françoise, certain qu'elle sera satisfaite. En effet elle l'accepte et, toujours muette, le glisse entre les coussins de son fauteuil. Ensuite elle m'invite à me rasseoir d'un hochement de tête, son regard adouci. Nous vidons finalement nos tasses comme si rien n'avait interrompu notre petit rituel quotidien. Le soir descend bientôt sur le village. La pâle clarté se retire de la pièce telle une créature à pas de loup. Quelque part, une cloche d'église égrène son présent résigné...

C'est la fin de la matinée, après une longue pause. L'embellie des jours passés se maintient, et dans un jardin proche seule une tondeuse à gazon perturbe la tranquillité dorée du voisinage. Le rêve ne contient guère d'énigmes, pour une fois. Ou du

moins est-ce ainsi que je choisis de le comprendre, limpide. Si sa mort n'avait pas devancé le 13 juin tragique de trois lourdes années, Françoise aurait naturellement tout su. Horrifié, livide, balbutiant, je lui aurais raconté sur-le-champ. Elle m'aurait aidé, offert les mots justes, les gestes, la bonne décision. Je n'aurais pas traversé l'enfer qui fut le mien les semaines, les mois suivants. Et aujourd'hui elle me revient, de son monde obscur me fait signe. Ici, dans cet établissement qu'elle aussi perçoit sûr, peuplé de présences bienveillantes, elle me confirme que oui, je peux dire, tout *lui* dire, puisqu'à sa façon, là où elle se trouve, elle est prête à me lire, à m'accompagner dans cette tâche. Ce cahier entre mes mains, destiné à mon épouse attentive, ces quelques pages pleines et relues... Peut-être n'est-il pas encore trop tard...

Vendredi

Le même soleil encourageant qu'hier. À mon rythme de scribe laborieux, je profite d'une petite heure entre le dîner et la sieste, installé à une table de la terrasse que le personnel a sortie pour la première fois ce matin. Des pensionnaires occupent les autres places, tentés comme moi par la tiédeur de la mi-journée. Certains, une minorité heureusement, sont murés dans leur exil intérieur, présentant un contraste cruel avec ceux qui se rejoignent et bavardent à la moindre occasion, enjoués parfois tels des enfants malgré les multiples freins de leur corps. Je ne me suis pas encore vraiment lié avec

quelqu'un, toutefois la simple réalité de leur vie, si proche de la mienne désormais, suffit à nourrir en moi cette assurance sereine : je ne serai plus jamais seul.

Les méandres de ce texte, si flagrants déjà. Je veux aller jusqu'au bout mais je dois également écouter le souhait, lorsqu'il se manifeste, de traîner en route. J'ai envie d'autre chose aujourd'hui, de légèreté je crois, inspirée par celle du climat printanier. Est-il réellement possible, à mon âge (quatre-vingts ans le 6 août prochain), d'atténuer ici – tout le contraire d'un « mouroir » en ce qui me concerne – non seulement le sentiment de culpabilité né un certain 13 juin mais aussi, d'une manière plus générale, la pesanteur qui m'a si souvent gêné tout au long de mon existence ? Un fardeau à déposer sur les sols, sur les pelouses de cette maison, que la conscience aiguë de ma banalité, que cette certitude de ne posséder aucune disposition particulière susceptible de m'élever un tant soit peu au-dessus de la masse anonyme. Sur le plan professionnel, trente-cinq années de routine au sein de la même entreprise avant la retraite, pas un mot plus haut que l'autre dans le respect absolu de la hiérarchie et du travail bien fait. Les goûts et les intérêts de monsieur Tout-le-monde, sans parler de quelques passions, évidemment inexistantes. Un physique en rapport avec le reste enfin, très peu de charme, à mes yeux en tout cas puisqu'il s'est tout de même trouvé une femme pour me juger digne d'un mariage avec elle.

Comment as-tu pu m'aimer sans condition aussi longtemps, toi la disparue trop tôt qui m'est

revenue si intensément il y a deux nuits ? Ne t'inquiète pas, je saurai me montrer à la hauteur de ton attente au fil de ces pages à noircir. Je confesserai mon acte fautif, mais avant cela tu devras accepter d'autres méandres, tentatives de glaner çà et là des bribes de légèreté. À la table devant moi, deux infirmières en pause viennent de s'asseoir, et leur conversation alerte se mêle aux voix chevrotantes des vieillards présents. À la limite des dalles, les bacs à fleurs débordent de couleurs naissantes. Au-delà s'étend le gazon. Un banc reçoit l'ombre d'un imposant sapin, dont l'une des branches oscille sous le poids d'une corneille. Je vais en rester là et remonter pour la sieste. La tension envahit chaque recoin de ma carcasse, genoux, dos, nuque, main et poignet qui s'accrochent à ces lignes salutaires. Un allègement, vraiment, envers et contre tous les freins de mon corps ? Malgré les sillons parcourant mon visage ? À la faveur de ma dernière demeure ?

Samedi

Tranquille dans ma chambre ce matin, après un sommeil aussi dénué de rêves que l'a été la sieste réparatrice d'hier après-midi. J'ai gardé quelques meubles en arrivant ici, ce bureau ancien, cette chaise sur laquelle je suis assis, un fauteuil en cuir pour me reposer, des bibelots de valeur sentimentale ; ces objets familiers m'aident à me sentir à l'aise entre ces nouveaux murs, en particulier lorsque comme aujourd'hui le temps s'ingénie à brouiller les pistes, gris et froid après une semaine

si prometteuse. Depuis l'aube, un vent insistant siffle contre les fenêtres tandis que les arbres les plus frêles du parc tanguent avec lassitude. Un ciel noir pèse sur les toits, recouvre le grand hôpital voisin, et au bord du lac, bien loin de ma pièce refuge, les vagues doivent être en train de grossir, menaçant les quais.

Françoise n'a jamais aimé cette ville. La trentaine déjà bien dépassée, nous nous y sommes rencontrés mais moi seul y habitais à l'époque, de nombreuses années d'un célibat effacé derrière moi. Elle n'y venait que pour son emploi de fonctionnaire, préférant la campagne, proche certes, tout à fait distincte cependant de cette banlieue où elle rejeta ma proposition de trouver un compromis en vue d'un avenir à deux, dès que celui-ci devint une évidence. J'ai accepté son village, sans trop de peine car nous revenions en ville chaque jour pour le travail ainsi que certains samedis pour les loisirs, le plus souvent sur mon initiative. En ces occasions, Françoise se forçait, je le voyais bien, de sorte que j'ai fini par déchanter, guère enclin aux sorties en solitaire. Les enfants sont demeurés ceux des autres, l'un de nous s'avérant stérile. Les voyages en couple, de plus en plus monotones, se sont espacés. Le temps, la vie a passé comme un souffle jusqu'à la retraite et au départ de celle qui, piètre consolation, a pu éviter l'hôpital et mourir ainsi à la maison, exemplaire de courage dans son lit de souffrance. Cela fera cinq ans le 10 septembre prochain.

Après son décès, j'ai retrouvé la ville. Au moment où s'achevait l'union conjugale pour laquelle je l'avais

délaissée en tant qu'espace de distraction et de détente, cette facette de son identité a refait surface. Ses foules, ses mouvements, ses vibrations, sa brillance et ses faits divers, les rues de ma jeunesse discrète, tout me tenait à l'écart de mon village futile désormais, vide de sens puisque celle qui m'y avait attiré n'était plus. La possibilité d'habiter à nouveau dans le centre m'a même traversé l'esprit, mais l'énergie nécessaire à la recherche d'un logement a manqué au vieil homme que je devenais chaque semaine un peu plus, portant son nouveau statut de veuf à la manière d'un costume rêche et injuste.

Un jour d'été de l'année suivant la mort de Françoise, je me promenais du côté de Chailly lorsque mes pas m'ont amené devant l'enseigne de cet établissement, dont j'ai tout de suite apprécié la situation privilégiée, le calme et la verdure. Revenir en ville, traverser mon quatrième âge en ce lieu, soutenu, entouré... Rien ne pressait, l'idée méritait toutefois réflexion, à l'abri de toute considération financière en tout cas, vu les économies que notre modeste train de vie à deux nous avait permis de faire. J'étais bien loin d'imaginer que trois ans et demi plus tard je débarquerais dans l'urgence, fuyant mon appartement à la campagne, incapable d'y supporter plus avant les séquelles morales du 13 juin. Vingt mois se sont écoulés entre le drame et mon arrivée sous ce toit, vingt mois d'enfer intérieur. Oui, ma décision de venir vivre ici était la seule envisageable, je le sais maintenant, et j'ose espérer qu'elle porte déjà ses fruits.

*

La pluie n'est pas tombée de toute la journée mais cela ne saurait tarder. Le vent n'a pas faibli sous le ciel toujours sombre, m'enlevant toute envie de balade. J'ai passé une partie de l'après-midi en bas dans le séjour à feuilleter les journaux, jeter des regards distraits aux programmes télévisés, nouer des liens avec d'autres pensionnaires, lesquels pourront peut-être, s'ils le souhaitent et si leur santé le permet, m'accompagner une fois dehors.

Je ne suis pas beaucoup sorti depuis mon emménagement. L'hiver a été particulièrement rigoureux, même en ville, et j'ai eu besoin de me familiariser avec mon nouvel environnement. Si l'on excepte mon tour récent le long des champs bordant la frange supérieure de notre quartier résidentiel, je me suis contenté pour l'instant de descendre à Chailly faire quelques courses et boire un verre, au milieu de visages moins marqués que ceux d'ici. Il sera bientôt l'heure de reprendre un peu le large en retrouvant le centre, son animation et ses cafés. J'ai d'ailleurs l'intention d'y emmener ce cahier, dont les phrases me semblent sur le point de s'ensabler à force de remettre à plus tard ce à quoi elles doivent aboutir. Si la lenteur de certains méandres est inévitable, répond à un désir comme celui d'hier, leur courant ne doit pas pour autant être mis en péril, et ce soir j'aimerais plutôt donner une impulsion à ce texte en l'aérant. J'en profiterai pour changer d'air moi aussi dès que le bus me conduira là où l'humeur du moment le dictera. Quant au choix du jour propice, que le premier ciel lumineux de mai l'impose !

*Jeu*di

Le bus sur le plateau puis dans la descente de Béthusy, une sensation agréable jusqu'à l'arrêt de la place de l'Ours, et la rue Marterey en pente douce sous mes pas. Très vite, à droite, ce que j'espérais sans avoir réellement à le chercher. Une belle devanture en bois tout autour de la porte et au-dessus de celle-ci, le salut de bienvenue d'un soleil sculpté et peint. À l'intérieur, le rouge foncé, l'orange et d'autres teintes chaudes recouvrent les murs. Un comptoir mène à un étroit couloir, avant un espace plus large et enfin une petite terrasse ombragée, où je me serais bien plu si le serveur n'avait pas été en train d'en repeindre les tables rondes. J'ai choisi alors l'autre extrémité du café, vers l'entrée face à la rue, pour ne rien manquer de son flux, de sa rumeur, de l'éclat dont la gratifie ce jeudi de début mai, après une semaine aux humeurs instables.

Comme je le voulais, l'ambiance d'un tel endroit n'a pas grand-chose à voir avec celle de mon nouveau domicile. Et pour ce qui est de visages frais, je suis servi. En cette deuxième partie d'après-midi (j'ai respecté mon rituel de la sieste avant de me mettre en route), les autres clients sont des adolescents qui concluent leur journée dans cet établissement, probablement situé non loin de leur école. En disposant d'une main mal assurée mon attirail d'écriture à côté de ma bière, j'ai bien perçu des petits signes, des rires trop étouffés pour ne pas me

concerner, mais rien de vraiment impoli je crois, simplement des réactions caractéristiques de leur âge. Cela n'a pas duré d'ailleurs, et déjà ils ne font plus attention à moi, tout à leurs préoccupations plus ou moins scolaires. Seules deux jeunes filles font bande à part, encore plus près de l'entrée que moi. Elles, en revanche, n'ont pas levé le nez de leurs livres depuis que je suis là, et je me demande même si elles ont remarqué ma présence tant leur concentration est totale. Quant à moi, il m'est difficile de ne pas les observer lors des nombreuses pauses que j'ai pris l'habitude de faire en affrontant ces phrases. L'une est aussi blonde et pâle que l'autre est brune à la peau mate, l'expression de la première un peu enfantine alors que de la seconde se dégage déjà une féminité affirmée, racée. Et ce qui me frappe également, au-delà de ce contraste physique, c'est l'entente que l'on sent tout de suite entre elles, même dans le silence de leur application, cette complicité dont on peut se demander si elle n'est pas l'apanage des premières amitiés, plus entières, plus exclusives que celles d'après...

Je viens de marquer une pause plus longue et, en sirotant ma bière, le besoin éprouvé il y a une semaine d'améliorer le débit de ces pages m'a rappelé à son bon souvenir. Je pourrais en cela m'inspirer de mes voisines, qui ne doivent pas être du genre à laisser une tâche en suspens. Je dis tout en dix lignes supplémentaires, tends ces pages aux deux filles, au serveur, ou alors les abandonne à l'intention du premier venu, lequel en fait ce qu'il veut. Mais si je prends le temps d'expliquer les

détails, de compléter cette confession là où je l'ai initialement prévu, à savoir dans le cocon de ma chambre, qui, à condition que je la garde bien sûr, qui la trouvera en débarrassant mes affaires à ma mort? L'infirmière sri lankaise Elavarasi, dont j'admire tellement la douceur, l'infinie sollicitude, même à l'égard des plus aigris, la façon de prendre au sérieux la plus infime de nos douleurs? Avec un peu de chance, elle pourrait devenir la seconde destinataire du cahier noir. Françoise et Elavarasi, deux noms que rien n'associe, hormis la conviction, inestimable pour moi, de ne pas être jugé...

Ici, en ce lieu tamisé où je ne manquerai pas de revenir, s'achèvent donc mes méandres. Demain m'emportera vers l'embouchure de l'aveu, et la nuit suivante ce texte s'endormira, refermé. Certains élèves sont prêts à partir, et mes deux voisines semblent en avoir également terminé pour aujourd'hui. Tandis qu'elles rangeaient il y a un instant leurs livres à l'intérieur de leurs sacs, je leur ai jeté un dernier regard qui a croisé celui de la fille brune, posé sur moi depuis quelques secondes apparemment. Un rapide mais sincère sourire a suivi puis, se levant, elle a détourné la tête afin de répondre à une question de sa camarade. En griffonnant ces mots maintenant, j'essaie de cacher tant bien que mal la chaleur de mes joues, l'émotion d'un vieil homme touché par la soudaine sympathie d'une adolescente dans un café de Marterey, un après-midi de mai. Demain, elle et son amie repartiront à l'assaut de leurs cours, avec en point de mire la destinée la plus généreuse, la plus épanouie possible, ainsi s'épanche en cachette le vieil homme qui les voit

emporter, sur le trottoir, l'un des nombreux reflets de sa jeunesse enfouie...

Vendredi

Nous sommes le 6 mai, il est 8 heures 10 du matin, et la lumière printanière égaie ma chambre. En contrebas de ma fenêtre, j'aperçois la terrasse, ses nappes fleuries dont une brise soulève les bords. Personne ne l'occupe encore, pas plus que le banc au pied du sapin. Dans les arbres, les oiseaux s'interpellent, et sur le vert impeccable de la pelouse, l'éclair noir et blanc d'une pie s'est posé furtivement avant de reprendre son envol.

Il y a deux ans, le 13 juin est tombé un samedi. L'été, précoce, s'annonçait par des températures étonnamment hautes. Je m'en réjouissais, espérant une saison favorable, et ce d'autant qu'à cette période j'avais l'impression de surmonter mon deuil, d'accepter un peu mieux mon veuvage, définitif bien sûr à mon âge. La promenade urbaine qui m'avait fait passer devant les portes de cette maison deux années auparavant n'était plus qu'un souvenir assez lointain, et je n'accordais plus beaucoup d'importance à la possibilité alors entrevue de venir me mettre au chaud ici. J'envisageais plutôt mon avenir immédiat sous l'angle d'une autonomie positive, capable de maîtriser la tristesse qui l'avait enserrée jusqu'alors, et un nombre croissant de mes journées étaient gagnées par ce sentiment que ma vie allait reprendre quelques couleurs malgré la solitude. Le samedi 13 juin était l'un de ces

jours, placé comme les autres sous de bons auspices.

Je me suis souvent demandé depuis ce qui aurait pu altérer le cours des choses et me retenir chez moi, ou m'inciter à partir en balade ailleurs, à travers ces bois que j'appréciais tant par exemple, et avec le recul on réalise toujours à quel fil minuscule tiennent les tournants de notre séjour sur terre. L'invitation d'un ancien collègue, une averse obstinée dès midi, et je ne me serais pas rendu en ville, où une autre option, au moment de rentrer, allait mener directement au drame. Avant cela, rien de bien périlleux dans mon petit circuit, de la place de la Palud bon enfant à la rue de l'Ale au milieu des poussettes, des amoureux sans poussette et des musiciens ambulants; d'une terrasse de la rue de l'Ale au pont Chauderon, puis à l'esplanade de Montbenon, où personne ne trouvera étrange que je me sois attardé, vu l'arrière-plan majestueux qu'y forment lac et montagnes; de Montbenon au musée de Rumine finalement, en empruntant la passerelle qui enjambe le quartier du Flon, pour une exposition vantée dans les journaux récents. Ce n'est qu'après avoir repris ma voiture au fond du parking souterrain de la Riponne que je choisis l'option fatale, celle d'atteindre l'avenue César-Roux par la rue escarpée de l'Université et son rond-point exigü, dont on redescend en longeant la rue et la place du Nord.

Il est 17 heures 25 en ce samedi 13 juin (les journaux seront précis), et je n'ai plus d'option à ma disposition pour altérer le cours des choses. Dans la partie supérieure de la rue du Nord, en proie à la

somnolence ou à la distraction, ou aux deux, je me laisse emporter par une vitesse excessive et toute mon attention se porte alors sur le trafic qui remonte en sens inverse, danger permanent en raison de l'étroitesse de la route à cet endroit. Très vite, toujours à gauche, apparaît la terrasse du café ouvert ici il y a plusieurs années. Je tente de ralentir mais il est trop tard. D'une table de la terrasse émerge un bras, un signe de la main, et là c'est le choc, terrible, une silhouette venue de la droite, où je ne regardais pas, que mon aile fauche alors qu'elle s'apprêtait à traverser la rue pour répondre à l'appel de l'homme à la main levée, ainsi que l'expliquera ce témoin principal dans les journaux du lendemain. Son ami n'a pas pris garde avant de se lancer, et c'est en attendant l'ambulance qu'il décède, tandis qu'autour de lui les clients crient et s'agitent. Aucun n'a été assez prompt pour attraper au vol le numéro minéralogique de ma voiture au volant de laquelle je m'échappe, pris de panique. Le reste est une succession de feux verts complices : carrefour César-Roux-Saint-Martin, rue Caroline, avenue du Léman, quelques minutes d'une fuite effrénée, trop brève pour que la description approximative de mon véhicule et de son conducteur (fournie par les témoins au poste de police tout proche) ne donne le moindre résultat au centre ville. Ensuite, un peu plus lucide en dépit de ma terreur et servi par ma bonne connaissance des environs, je parviens à me frayer un chemin le plus anonyme possible jusqu'à mon village où je nous enferme à double tour, moi et mon véhicule endommagé. Mon enfer peut commencer.

*

Oui, c'est moi le « chauffard du Nord », et deux ans de honte m'envahissent à la mention de ce titre infamant dont n'a pas manqué de m'affubler la presse, soulignant jour après jour la désespérante absence d'indices capables de faire avancer une enquête qui très vite s'étiola. J'ai plus d'une fois regretté la facilité avec laquelle je m'étais échappé, le hasard des feux verts et mon zigzag pour m'extraire de l'agglomération. Sans ce concours de circonstances, j'aurais peut-être été rattrapé et appréhendé, ce qui m'aurait épargné le plus cruel des dilemmes : demeurer terré comme un lépreux chez moi ou me livrer après coup. Je ne sais pas si je peux dire que j'ai « choisi » la première situation, tant je me sentais incapable d'agir alors avec discernement, mais en tout cas je n'ai quasiment plus bougé de mon appartement, ne sortant que pour le strict minimum dans les magasins, où la seule expression fuyante de mon visage me faisait redouter d'être découvert. La hantise d'être identifié en pleine lumière, c'est cela qui dominait en moi, et, à l'humiliation publique, j'ai donc préféré les affres de la culpabilité solitaire. Tous mes espoirs d'un avenir convenable désormais en ruine, j'ai porté mes efforts sur un labeur unique : survivre. Aux crises d'angoisse, insomnies et autres cauchemars. Aux sonneries du téléphone prêtes à m'annoncer, cette fois j'en étais sûr, mon arrestation imminente. À mon isolement, implacable, cette impossibilité de me confier à quiconque, à Françoise surtout, dont

l'absence n'avait jamais été aussi béante, même au soir de sa mort.

C'est dans le courant de l'année suivante, l'été passé en fait, que j'ai réalisé à quel point cette guerre intérieure était vaine et le resterait aussi longtemps que j'habiterais le logement témoin de la tranche principale de mon existence. Quitter l'enfer, c'était d'abord tirer derrière moi la porte de ces pièces où tout me rappelait ce que, à l'aune de ma déchéance, je considérais alors comme un bonheur parfait. Et le souvenir de l'établissement avenant au-dessus de Chailly m'est revenu. Il y avait une liste d'attente, mais on me tiendrait informé. Fin décembre, on m'annonça qu'à la suite d'un désistement une place se libérait. Dans un sursaut d'énergie, je fis en un mois le nécessaire sur le plan administratif. Ma dernière chance, me disais-je afin de ne pas faire marche arrière. La possibilité d'une fin de vie digne. L'occasion de sauver ce qui pouvait encore l'être entre moi et moi. Et d'avouer pourquoi pas, d'avouer enfin, par écrit, en secret. À la faveur d'un cadre nouveau, accueillant, à l'abri d'une chambre aérée qui deviendrait mon refuge.

On s'étonnera peut-être de ce retour en ville, théâtre du drame dont j'aimerais justement m'affranchir. Tout étrange que cela puisse paraître, il n'y a guère dans cette cité aimée que le lieu de l'accident pour m'inspirer encore véritablement de la peur, et ce à sa seule évocation. Je ne sais quand, ou même *si* je repasserai place du Nord, oserai braver la courbe étroite de sa rue, la terrasse de son café populaire. Outre la difficulté à retrouver un endroit où j'ai causé la mort de quelqu'un, il y a des craintes

d'une autre nature en jeu... Et si l'on m'y reconnaissait ? Un témoin sort de sa boîte, et du signallement flou qu'il a donné à l'époque naît un soupçon, fuse une étincelle. Il m'entraîne, impuissant, au poste de police situé en dessous de la place pour un interrogatoire au cours duquel je cède rapidement. Vais-je aller plus loin ? Françoise, me permets-tu de sonder ton monde un instant, avant de mettre un terme à ta lecture ? Elavarasi, que penserez-vous rétrospectivement de moi si vous lisez une fois ces élucubrations de vieil homme ? Tant pis. Et s'il était toujours là-bas, lui, le mort ? Cet homme de trente-cinq ans, présenté dans les journaux comme un habitant du coin menant une existence bohème, marginale, et dont la distraction fatale au moment de traverser la rue lui a tout de même valu sa part de responsabilité ? Et si je le croisais, âme errant sur le trottoir ou assise sur un banc de la place, froid, à peine perceptible, aurait-il le pouvoir de m'arrêter lui aussi ?...

Il va être midi et la fatigue m'assomme, coup de masse. J'ai dit l'essentiel. Les eaux de la rivière atteignent celles de la mer, délivrées des contraintes des berges, et comme elles, après m'être faufile tant bien que mal entre les marges de ces feuillets, je me retrouve devant quelque chose de plus ample. L'alègement invoqué l'autre jour, tandis que le poids de ma faute se déposera peu à peu sur les sols de cette ultime demeure ? Il est trop tôt pour le savoir. Mais laisser au temps le temps de faire son œuvre, n'est-ce pas une curieuse ambition pour un homme au corps usé qui sait son temps, justement,

compté? Et si allègement il y a, combien de mois fluides me garderont sous leur aile avant que je parte rejoindre mon épouse et l'inconnu dont j'ai interrompu l'insouciant parcours, un certain 13 juin place du Nord? Au lieu d'attendre ce dénouement pour léguer à Elavarasi ce cahier bientôt refermé et posé sur ma table de chevet, peut-être devrais-je le lui confier prochainement, dans une ou dix semaines, quand je m'estimerai prêt à risquer un tel geste? J'aurais souhaité conclure ces lignes par des certitudes mais, hormis celle de n'avoir pas manqué à mon devoir d'écriture, aucune ne se détache vraiment avec netteté. Seules les questions sont claires, franches, et dans leur sillage peut-être, l'ébauche d'une confiance...